



## *Absents au monde*

par *Sophie Deltin* (Matricule des anges N°161, mars 2015)

*Quatre courtes nouvelles de René Pons ou comment une prose abrite l'esseulement de corps enfermés, leur exil scellé.*

Ce sont quatre histoires brèves qui se succèdent. Des histoires de peu, des scènes d'une singulière banalité, d'un drame silencieux. Des êtres sans éclat ni densité apparente, des marginaux, des âmes à l'abandon qui évoluent dans les intérieurs de nos villes, dans les décors de la vie courante. Voyez cette femme qui n'a pas de nom, elle n'est « Personne » justement, et donne son titre au premier récit comme situant dès l'abord tout le propos du livre. Elle marche dans les rues, seule, *les lèvres agitées d'un continuuel mouvement de suction*, elle s'attarde devant les devantures de magasin, observe les piétons, étudie les masques qu'ils arborent, se plonge dans la foule et le brouhaha de la circulation. *Les hommes ou les femmes assis derrière les volants regardent droit devant eux, les yeux fixés sur la voiture qui les précède, comme s'ils étaient, eux aussi, fait d'acier, de plastique ou de verre.* En hiver, elle change d'itinéraire, parcourant la ville à la recherche de la chaleur, à la gare ou dans un kiosque à journaux. A midi, elle se rend aux Halles et tente de trouver de quoi manger dans les poubelles. Lorsque la nuit tombe, apeurée, elle rentre, aussi seule que le matin, exclue du monde trépidant, aussi invisible, inutile. En quelques pages, René Pons nous met sous les yeux la misère d'existences précaires et désœuvrées, coincées dans l'étroite remise d'un corps jeté là, négligé, oublié dans un coin, terré dans un lit. A l'isolement quasi sans issue des personnages semble s'opposer la liaison des nouvelles entre elles. C'est que cette poignée de *héros gris et sans poids* partagent une expérience commune, celle de l'hostilité et de l'étrangeté fondamentale du monde. La solitude, voilà le mal inexpugnable qui ronge leur existence. On pourrait l'appeler aussi indifférence, fermeture de cœur, incommunicabilité ou mécanique assassine que l'auteur repère aussi bien dans le couple (*Mâles*) que dans une société devenue machine à broyer l'individu. Notons qu'il y a bien des tentatives pour aller vers l'autre, une visite (*Jeux d'ombre*), des conversations, avec une mère ou au sein d'un groupe (*Alors qu'est-ce qu'on fait ?*), mais qu'on ne se y trompe pas, ce ne sont là que bavardages de façade engrammés dans le jeu social, simples automatismes insignifiants, absurdes. Des êtres se croisent donc, se parlent mais ne parviennent ni à s'atteindre, ni à se rejoindre. Stylistiquement, rien n'est forcé, ni embelli. Né en 1932 à Castelnau, René Pons est un écrivain discret, à l'écart, qui a bâti une œuvre exigeante, sombre et lucide à la fois, pas moins d'une cinquantaine d'ouvrages (prose, nouvelles, carnets, essais, recueils de poésie) dont un journal récent, intitulé *Un an* (L'Amourier, 2013). De son écriture patiente, pesée, précise, l'écrivain chemine à mots nus au bord du vide, du désastre intime, s'attachant à cerner, à nommer, un à un les objets du quotidien, ces choses concrètes, palpables, qui semblent figées, engluées dans la trame des jours. Lentement – c'est-à-dire de la lecture lente dont ces textes troués de silence gagnent à être goûtés –, un halo vient à se former, comme si de l'ordinaire, du trivial, nous basculions dans une réalité insolite, fantomatique. Un genre de perturbation se dégage de cette écriture calibrée – au sens où sa netteté visuelle sait conférer aux choses matérielles leur présence pressante, un malaise insidieux par lequel est donnée consistance à l'enfermement des corps, à l'impossibilité de sortir de soi – ce que René Pons appelle sobrement l'« angoisse essentielle » de l'homme.